Perspectives chinoises

2008/1 | 2008
Sport et Politique

Tempêtes sanglantes sur les hautes terres tibétaines

En lisant Massacres et pillages de Woeser

Yu Jie

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/3873
ISSN : 1996-4609

Éditeur
Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée
Date de publication : 6 janvier 2008
Pagination : 108-112
ISSN : 1021-9013

Référence électronique
Yu Jie, « Tempêtes sanglantes sur les hautes terres tibétaines », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2008/1 | 2008, mis en ligne le 01 mars 2011, consulté le 28 octobre 2019. URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/3873

© Tous droits réservés

Tempêtes sanglantes sur les hautes terres tibétaines

En lisant Massacres et pillages de Woeser [1]

YU JIE

Il y a quelques années déjà, j'ai écrit « Demande de pardon au Tibet », un compte-rendu de *Feu sous la neige*, l'autobiographie du moine tibétain Päldèn Gyatso qui avait été incarcéré pendant plus de 30 ans [2]. En tant qu'intellectuel han, j'exprimais dans cet article mes regrets profonds aux Tibétains pour les destructions et les outrages commis par les autorités chinoises depuis un demi-siècle. La publication de mon article a suscité, sur Internet, les critiques acérées d'un grand nombre de jeunes en colère. Alors que j'étais en visite à Los Angeles, plusieurs étudiants chinois en séjour d'étude aux États-Unis, qui s'auto-dénommaient « Les camarades de l'Université de Pékin », m'ont réprimandé vertement en m'accusant de « nuire à l'unité de l'État ». « Ton article exprime une volonté irrépressible de t'opposer au Parti communiste chinois », s'exclamaient-ils, « tu t'es laissé duper par la clique séparatiste du Dalai Lama ; tu ne connais rien au sous-développement, à l'ignorance, ni à l'obscurantisme du système féodal du vieux Tibet gouverné par les cliques des lamas et des aristocrates ; tu n'as nullement relevé que la présence chinoise a apporté la civilisation moderne au Tibet ». J'étais étonné car, à ma grande surprise, ces gens exprimaient des vues tout à fait conformes à celles du *Quotidien du peuple* et de l'agence Chine nouvelle. Ils vivaient aux États-Unis depuis longtemps, dans une société où l'accès à l'information est libre ; pourtant leur mentalité restait ancrée dans les vieux modèles éducatifs et propagandistes qu'ils avaient appris dans le passé. Ce phénomène montre bien l'énorme efficacité de la politique officielle de lavage des cerveaux. Approximativement, sur dix Chinois que je côtoie habituellement, huit ou neuf ont une telle vision de la question tibétaine. Les incantations magiques à l'« unité de l'État » et à la « civilisation moderne » ont servi aux autorités à dissimuler entièrement les tempêtes sanglantes qui se sont produites sur les hautes terres tibétaines depuis 50 ans, au point que les Chinois les ont complètement oubliées.

Woeser, femme écrivain tibétaine, est née au moment où la Révolution culturelle éclatait au Tibet. Après avoir obtenu un diplôme universitaire, elle a été embauchée en tant qu'éditrice pour la revue *Littérature tibétaine* (édition chinoise). Comme dans ses textes, elle tient à décrire la réalité historique effective du Tibet, ses œuvres ont été censurées à plusieurs reprises. Elle a été licenciée, et est devenue ainsi un écrivain indépendant. Elle a été également privée de droits civiques : sans passeport, elle n'a jamais pu se rendre à l'étranger. Voilà le prix à payer par un intellectuel qui a le courage de dire la vérité : peu importe qu'il soit un Chinois han ou un citoyen chinois d'une autre ethnie, dès qu'il choisit de dire la vérité, il est traité en « élément hostile » par les autorités du Parti. Woeser, à la fois fragile et opiniâtre, a adopté une approche de la création littéraire où « l'écriture côtoie le voyage, la prière, et le témoignage ». Ainsi, elle a publié *Massacres et pillages*, à

Woeser (Wei Se), Sha jie. Sishi nian de jiyi jinqu. Jingtou xia de Xizang wenhua. Di yi ci gongkai. (Massacres et pillages. Mémoire interdite depuis 40 ans. La culture tibétaine sous un objectif pour la première fois) Forbidden memory. Tibet during the Cultural Revolution, Taipei, Dakuai wenhua, 2006, 296 p.

1. Littéralement, en chinois, *Sha jie* signifie « tuer » et « piller ». Mais *shajie* est également la transcription phonétique chinoise du mot tibétain *gsar brje* (littéralement « nouveau-changer »), un néologisme pour dire « modernité », mais aussi « révolution ». La révolution évoquée ici est la Révolution culturelle (Tib. *rig gnas gsar brje*). [Note de la traductrice]

2. Titre originale de la biographie de Päldèn Gyatso (en collaboration avec Tsering Shakya) : *Fire Under the Snow*, Londres, The Harvill Press, 1997. Traduction française : Päldèn Gyatso, *Le Feu sous la neige. Mémoires d'un moine tibétain*, Arles, Actes Sud, 1999. Päldèn Gyatso (né en 1933 à Panam, Tibet) fut libéré en 1992, après 33 ans d'incarcération dans les prisons chinoises. À l'issue de sa libération, il choisit de fuir à travers le Népal jusqu'en Inde, en emportant avec lui les instruments de torture utilisés par les autorités chinoises. [Note de la traductrice.]

Yu Jie, Woeser, Wang Lixiong

Yu Jie, né en 1973 à Chengdu, est devenu célèbre comme essayiste à la plume acérée à la fin des années 1990. Diplômé de l'Université de Pékin, émule autoproclamé de Lu Xun, il s'est vu congédier de sa première affectation professionnelle au Musée de la littérature moderne en 2000, décidant alors de vivre de sa plume. Il a défendu des causes diverses, notamment l'invasion américaine en Irak, les droits religieux en Chine (suite à sa conversion au christianisme), et la réconciliation avec le Japon. Il a par exemple affirmé publiquement que, avant l'apparition du « contentieux historique » du gouvernement actuel avec le Japon, Mao avait salué l'invasion japonaise comme moyen d'affaiblir Chiang Kai-shek, et que, loin d'honorer les combattants nationalistes anti-japonais, la République populaire les avait persécutés comme traîtres, concluant qu' « un signe de maturité d'un peuple est d'avoir assez de confiance pour pardonner [1] ». Woeser, écrivain tibétaine de langue chinoise, a été démise de ses fonctions à l'Association des écrivains du Tibet en 2003 après la publication de *Notes du Tibet (Xizang biji)*, recueil d'essais consacrés à la culture tibétaine. Elle vit aujourd'hui à Pékin avec Wang Lixiong, qu'elle a rencontré lorsqu'il faisait des recherches pour son livre sur le Tibet : *Funérailles célestes (Tianzang)*. Wang Lixiong, né en 1953, devenu célèbre avec son roman *Péril jaune* (*Huanghuo*) en 1991, défend également depuis de longues années les cultures tibétaine et ouïghour, ainsi qu'une démocratisation par étapes en Chine, et la cause de l'environnement, fondant une ONG écologique dès 1994 [2]. Yu Jie et Wang Lixiong ont contribué à l'élaboration des « Douze propositions » d'intellectuels chinois sur le Tibet en mars 2008. (S.V.)

1. Cf. Yu Jie, « The Anti-Japanese Resistance War, Chinese Patriotism and Free Speech. How Can we Forgive Japan ? », *Japan Focus*, http://www.japanfocus.org/products/details/2654 (24 avril 2008).
2. Cf. Rémi Quesnel, « Wang Lixiong, un intellectuel atypique », *Perspectives chinoises*, n° 79, sept.-oct. 2003, p. 59-67.

Taiwan, la première œuvre puissante qui traite de l'histoire de la Révolution culturelle au Tibet.

Massacres et pillages est d'abord un recueil de photographies. Toutes les photos de ce livre, sans aucune exception, ont été réalisées par le père de Woeser. À 13 ans, celui-ci a quitté le Khams pour se rendre à Lhasa comme soldat de l'Armée populaire de libération ; il est devenu par la suite simple officier. Dans son livre, Woeser ne parle pas des orientations politiques de son père, maintenant disparu, ni de ses positions sur les nationalités ; mais derrière ces photos précieuses, on devine les perplexités et les doutes de cet officier tibétain au sujet de sa propre identité. Alors que le patrimoine historique et culturel tibétain, le monastère du Jokhang, entre autres, subissait des destructions irréversibles ; au moment où les Tibétains cultivés étaient impitoyablement brutalisées et systématiquement éradiqués ; alors que le peuple tibétain, bouddhiste et d'un naturel paisible pendant des générations, se faisait leurrer par la théorie de la lutte de classes, et qu'il devenait la victime de tueries fratricides, cet officier tibétain ne pouvait pas protester ouvertement. Ainsi, il capta fidèlement cette réalité au moyen de son objectif, pour la transformer en témoignage historique. Peut-être n'avait-il pas du tout imaginé que sa fille Woeser deviendrait la personne qui exhumerait, rangerait, et commenterait cet héritage. Si les morts avaient une conscience, alors ce père ne manquerait pas de sourire, dans l'autre monde. Ces quelques centaines de photos inédites montrent, avec une authenticité incontestable, quel genre de « civilisation » le Parti communiste chinois a apporté au Tibet.

De nos jours, les recherches sur la Révolution culturelle sont devenues un domaine d'étude à l'échelle internationale. Depuis longtemps, la Révolution culturelle, qui avait été recouverte d'une aura romantique, s'est révélée avoir été une tromperie bien plus grande que la sanguinaire domination soviétique de Staline. Dans la seconde moitié du siècle dernier, la plupart des cercles intellectuels occidentaux, désormais pourtant informés de la vraie nature de l'archipel du goulag de l'époque stalinienne, continuaient à se faire des illusions sur le Président Mao. À présent, le vrai visage de la Révolution culturelle est dévoilé chaque jour plus clairement. Il y a toujours des gens qui sont fiers d'avoir été des gardes rouges, mais la nature anti-culturelle, unique et exceptionnelle de la Révolution culturelle est désormais reconnue par un nombre croissant de personnes. Les études sur elle se sont développées dans tous les domaines, mais au Tibet la Révolution culturelle continue à être voilée de mystère ; les lacunes à ce sujet sont importantes. Très peu de gens savent ce qui s'est finalement passé sur les hautes terres du Pays des neiges dans ces années-là. Song Yongyi, un spécialiste de longue date de la Révolution culturelle, a expliqué à

Woeser : « Les archives concernant le Tibet font défaut... Nous connaissons vraiment très peu de choses sur la Révolution culturelle au Tibet ! » Par conséquent, on peut affirmer que Woeser, grâce à son livre *Massacres et pillages*, fait un premier pas pour combler ces lacunes [3].

Massacres et pillages, à travers des photographies directes et émouvantes, accompagnées d'entretiens et d'analyses approfondis et précis, révèle comment le Parti communiste chinois a transformé un pays bouddhiste isolé du monde, en un enfer sur terre. Ces photos montrent, entre autres, les démolitions des monastères, les destructions des objets culturels, les humiliations et les violences subies par les moines et les aristocrates, l'immense déferlante des cortèges de manifestants, les marées de drapeaux rouges et de slogans, les entraînements et les manœuvres de l'Armée populaire de libération. La Révolution culturelle a transformé le Tibet en un pays de plus en plus semblable à la Chine proprement dite. Depuis l'Antiquité, le Tibet avait une structure sociale, des formes culturelles, et un système religieux indépendants de la Chine. Aussitôt après avoir occupé le Tibet par la force militaire, le Parti communiste chinois commença à remodeler la société tibétaine d'après la théorie de la lutte de classes. La mise en œuvre de ces transformations pendant une bonne dizaine d'années avant la Révolution culturelle fut couronnée de succès ; par conséquent, la propagation de la Révolution culturelle au Tibet, comme dans les autres provinces chinoises, se fit pratiquement sans aucune résistance. En expliquant les photographies de séances de critique et de dénonciation des « monstres bovins et esprits de serpent », Woeser observe :

> *Manifestement, les gens s'étaient regroupés en deux grandes factions, qui appartenaient à des classes diamétralement opposées. Il ne s'agissait plus des relations entretenues dans le passé, quand l'unité de la population l'emportait sur les différences entre les riches et les pauvres, et les religieux et les laïcs se reconnaissaient tous dans la même religion. À ce moment-là, la ligne de démarcation entre classes était devenue parfaitement claire. De plus, il s'agissait de la première fois dans l'histoire du Tibet où les couches les plus modestes de la société levaient le poing et exprimaient leur colère contre les classes plus élevées, en particulier contre les « bouddhas vivants » et les grands maîtres, qui avaient toujours été considérés comme des « trésors ». Pourquoi les choses en étaient-elles arrivées là ?*

Comment au juste s'est produite cette révolution violente qui s'est abattue sur le Tibet ? Pourquoi le bouddhisme n'a-t-il pas pu faire écran à la violence ? Comment se fait-il que Mao Zedong soit devenu le « soleil rouge » des Tibétains ? Wang Lixiong, dans son livre *Funérailles célestes, le destin du Tibet* [4], propose une analyse de ces questions :

> *En raison du fait qu'il n'y avait pas de lutte des classes [au Tibet], la société tibétaine traditionnelle constituait un ensemble compact, uni sous l'étendard de la religion et du drapeau national. [...] Dans le but de diviser la société tibétaine, et pour gagner les sympathies des Tibétains d'extraction sociale modeste, le gouvernement chinois avait besoin de lever son propre étendard : ce fut ainsi qu'il déclencha la lutte de classes parmi les Tibétains. La lutte de classes était la spécialité des communistes, et la division du monde en classes entraîna, au Tibet, la rupture de l'unité entre le peuple et la religion.*

Mao Zedong a ainsi astucieusement transformé la question nationale tibétaine en question de classes. À l'aide de la violence, il a fait en sorte que la pensée de Mao Zedong, cette « bombe atomique de l'esprit », triomphe rapidement du bouddhisme qui était enraciné au Tibet depuis plus de 1 000 ans. Naturellement, cette intrusion violente des Chinois qui se croyaient chez eux ne pouvait être que de courte durée. Quand, après une dizaine d'années, la vague fanatique du maoïsme s'est retirée et s'est dissipée, le bouddhisme devint à nouveau le lien spirituel de la société tibétaine. De nos jours, sur quelques millions de Tibétains, ceux qui aiment le Dalai Lama sont sûrement de loin plus nombreux que ceux qui aiment Mao Zedong.

Mao Zedong a concocté la recette de la lutte de classes pour faire en sorte que la violence devienne un comportement collectif, en débarrassant ainsi l'individu de sa propre culpabilité. Susan Fiske, psychologue à l'Université de Princeton, aux États-Unis, affirme, sur la base d'un échantillon de 25 000 cas étudiés, que dans un environnement social déviant, tout individu peut manifester un comportement brutal et méchant. Ce qui me rend le plus admiratif est le fait que Woeser, dans son livre, ne se laisse pas aveugler par le sentiment national ni par l'amour-propre, et qu'elle n'essaye pas d'enjoliver l'image des Tibétains pendant la Révolution culturelle. Elle ne rejette pas non plus, de manière simpliste,

3. Un des seuls documents précis sur la vie à Lhasa entre 1959 et 1983 est : Tubten Khetsun, *Memories of Life in Lhasa Under Chinese Rule*, trad. Matthew Akester, New York, Columbia University Press, 2007. [Note de la traductrice.]

4. Wang Lixiong, *Tianzang : Xizang de mingyun* (sous-titre anglais : *Sky Burial : The Fate of Tibet*), Hong Kong, Mirror Books Ltd, 1998. [Note de la traductrice.]

toute la responsabilité sur les « agresseurs étrangers han ». Avec sérieux et honnêteté, elle observe la réalité de l'histoire, et sans rien dissimuler, elle relate dans son livre les conduites abominables d'une partie des Tibétains qui ont participé aux divers mouvements politiques passés, à la Révolution culturelle, entre autres. En toute franchise, elle dit au lecteur que, parmi les Tibétains aussi, il y a eu des « témoins passifs » et des « activistes ».

Dans plusieurs photographies du livre de Woeser, l'image de ces Tibétains « témoins passifs », entassés et injuriés, est l'image fidèle des témoins passifs décrits par Lu Xun. Woeser écrit :

> *De ces témoins passifs regroupés en plusieurs cercles, combien sont là pour se réjouir de la libération ? Combien sont venus par peur et désorientation ? Et combien sont venus par pur calcul ? Nous n'avons pas les moyens de le savoir. Mais une chose est sûre : un esclave reste toujours un esclave. Quand les visages souriants des nouveaux chefs apparaissent, quand les anciens lieux de transmission du bouddhisme sont transformés en tribunaux iniques, quand quelqu'un subit un jugement honteux sur la base d'accusations sans fondement, à ces moments nous ne pouvons peut-être pas imputer à ces hommes, à ces femmes, jeunes et âgés, qui sont là à regarder, un rôle de complices ; mais cet air de soumission qui apparaît sur leurs visages montre bien que, en réalité, ils demeurent toujours des asservis. Ils n'ont jamais été réellement libérés.*

Si l'on analyse ce dernier point sous l'angle de l'âme humaine, on pourrait dire avec Lu Xun, que pour ces « témoins passifs » noyés dans la foule, « l'asservissement est un état d'esprit ».

La passivité face aux événements n'est pas un phénomène spécifique d'une population ou d'un État, on le retrouve dans toutes les sociétés humaines. L'être humain a sans doute une disposition naturelle cruelle, qui consiste à faire du malheur des autres son propre bonheur : c'est un grand soulagement de savoir que les autres vivent des situations plus misérables que la sienne. C'est justement en s'appuyant sur cette nature égoïste et cruelle que l'être humain se protège, en se trompant soi-même et en trompant les autres. Le psychologue américain Roy F. Baumeister dans son livre *Le Mal : au cœur de la violence et de la cruauté humaines* [5], explique que « l'être humain, en effet, éprouve du plaisir face à la souffrance ou à la mort d'autrui. La fascination pour les scènes violentes dépasse les époques et les cultures. [...] Faire du mal aux autres est probablement un moyen de ressentir le plaisir bien connu du témoin oculaire de la souffrance d'autrui. » À l'époque de Mao, tous les citoyens chinois, han, tibétains, ou d'autres nationalités, ont sombré dans ce genre de « mal ». Mao n'a fait qu'ouvrir la boîte de Pandore, nous ne pouvons pas rejeter sur lui tous nos péchés, nous avons tous des responsabilités auxquelles nous ne pouvons pas nous soustraire.

Pour ce qui est des « activistes », il s'agit d'un groupe particulier de Tibétains qui se sont fait complices des occupants et sont devenus les hommes de main des tyrans. La plus grande partie d'entre eux était de modeste extraction sociale, mais il y avait aussi une minorité de « traîtres » issue des classes sociales privilégiées. Sans leur aide, la politique et les mouvements du PCC au Tibet n'auraient pas pu se propager de manière aussi satisfaisante ; sans leur coopération, la domination du PCC au Tibet n'aurait jamais pu durer plus d'un demi-siècle, ni être aussi efficace et solide. Bien souvent, pour manifester leur loyauté envers le régime, ces Tibétains ont agi de façon encore plus cruelle que les occupants. Selon Woeser :

> *très tôt, en 1950 déjà, alors que l'armée chinoise occupait le Tibet et qu'elle promettait d'édifier un « nouveau Tibet, rayonnant et glorieux », le Gouvernement s'investit dans le lavage des cerveaux et dans les actes de générosité matériels, afin d'attirer à soi les Tibétains pauvres, mais aussi une partie de la jeunesse dorée enthousiaste. On peut affirmer que la Chine a réussi à bâtir au Tibet une « base populaire » grâce à l'efficacité d'une éducation basée sur le lavage des cerveaux. Cela impliquait, par exemple, le fait d'inculquer la signification de mots tel qu'« exploiter » et « opprimer », ainsi que la négation de la réincarnation et du karma selon le bouddhisme, etc.*

À la manière de ces juifs morts dans les camps de concentration après avoir travaillé avec les gestionnaires nazis, les « activistes » tibétains, bien qu'enrôlés dans les rangs des « nationalités inférieures », sont allés jusqu'à trahir leurs compatriotes pour recevoir en échange une certaine amélioration de leur niveau de vie.

Le « mal », tel qu'il s'est manifesté chez eux, a ses racines au plus profond de la nature humaine. Il n'est pas l'exclusif

5. Titre original : Roy F. Baumeister, *Evil, Inside human violence and cruelty*, New York, WH Freeman, 1997. Il n'existe pas de traduction française de ce livre. [Note de la traductrice.]

d'un peuple et peut se manifester chez n'importe quelle nation. Je n'ai jamais cru à l'idée qui faisait des Tibétains le peuple « intègre et incorruptible » des hautes terres fabuleuses du Pays des neiges. Le Tibet n'est ni Shangri-La ni jardin d'Eden ; ce genre de paradis n'existe pas sur Terre. Il faut bien accepter la réalité : le mal est ce qu'il y a de plus facile à éveiller et à provoquer, et cela chez les Han autant que chez les Tibétains. Pendant les atrocités de la Révolution culturelle, le comportement des Tibétains n'a pas été beaucoup plus glorieux que celui des Han.

Si l'on analyse la situation de l'époque maoïste en élargissant ultérieurement son horizon, il faut reconnaître qu'au cours des divers mouvements politiques violents de cette période, les agissements des diverses nationalités chinoises n'ont pas été beaucoup plus respectables que ceux des Allemands de l'époque nazie ou des Soviétiques sous Staline. Même les croyances religieuses qui remontent loin dans l'histoire, ont été affaiblies et freinées par tant de violence et de méchanceté. À l'époque où le nazisme a vu le jour, les clergés catholique et protestant ont voté pour Hitler et se sont engagés à lui rester fidèles. Les chrétiens et les intellectuels qui, comme Dietrich Bonhoeffer, se sont dressés contre Hitler, ont été fort peu nombreux. Pareillement, à l'époque maoïste, les Tibétains qui ont arrêté de pratiquer la religion et qui sont allés jusqu'à abandonner définitivement la religion ont été plutôt nombreux. Ainsi va la faiblesse humaine : la civilisation humaine s'est développée sur plusieurs millénaires, mais finalement, ce qu'il en reste est fin comme du papier à cigarette. Sans la protection des institutions, la seule intelligence humaine n'est pas suffisante pour résister à la méchanceté et à la corruption.

Parallèlement à la dénonciation courageuse de l'occupation et des destructions du Tibet perpétrées par les autorités chinoises, Woeser a fait un profond examen de conscience au sujet du caractère national et de la tradition culturelle tibétains. Cet examen de conscience de la part d'une tibétaine comme Woeser est d'autant plus précieux que dans le monde entier, le Tibet, frontière la plus exotique de l'« orientalisme », fait l'objet d'un mythe romantique. Woeser s'est entretenue avec la plupart des personnages qui apparaissent dans ses photos : on y retrouve des personnalités haut placées et influentes qui font actuellement partie des structures du pouvoir tibétain ; mais il y a également des gens qui ont été utilisés par les autorités, pour être finalement rejetés et oubliés dans leur vieillesse. Qu'ils soient des personnalités ou des gens ordinaires, des témoins passifs ou des activistes, la plupart d'entre eux refusent de se repentir de leurs agissements pendant la Révolution culturelle, et seulement une faible partie d'entre eux sont revenus silencieusement vers le bouddhisme, pour y trouver du réconfort.

Woeser a découvert que ces jeunes exaltés qui brandissaient le fouet et le poing se retrouvent aujourd'hui affaiblis et apathiques. Elle a relevé chez eux une sorte de « banalité du mal », une certaine ingéniosité, que la philosophe Hannah Arendt avait également décrite dans sa critique du totalitarisme. Hannah Arendt l'avait observée chez Adolf Eichmann qui, plutôt qu'un homme transformé en démon maléfique, n'était qu'un être ordinaire. Son côté ordinaire est extrêmement décevant pour nous, car, face à un assassin patenté, protagoniste d'une entreprise meurtrière sans pareil dans l'histoire, on souhaiterait éprouver une sensation d'électrochoc. On souhaiterait avoir peur de cet homme, craindre que son regard ne se pose sur nous. Au contraire, son aspect et son comportement sont tout à fait banals : il passe inaperçu, il semble inoffensif, il pourrait être la personne qui s'assoit à côté de nous, tous les jours, dans l'autobus. Pareillement pour les gens décrits par Woeser : ils ont des dettes de sang immenses, mais leur ignorance, leur entêtement, et leur médiocrité les rend plus ridicules qu'effrayants. Voilà la réalité du monde dans lequel on vit : « nous » et « eux », côte à côte, sans la moindre séparation.

Massacres et pillages est un livre singulier. Il est à la fois un ouvrage de photographies, d'entretiens, d'histoire, de réflexion, d'enquête et de recherche. La page tourmentée et sanglante de l'histoire tibétaine n'a pas encore été tournée, mais il est nécessaire de la tourner. Woeser a entrepris dans ce livre un travail magistral, mais il faudrait qu'encore davantage de personnes se consacrent à ce genre d'études. •

• **Traduit par Lara Maconi**